sait du patient que sur ce qui a été mobilisé dans son propre inconscient, sur son expérience clinique et son bagage théorique. Un exemple clinique illustre ce point limite où analyste et analysant entrent dans un « quartier aux rues sans nom ». Si l'inconscient se dévoile par les rêves, les actes manqués, les symptômes, il demeure qu'une part plus ou moins importante de celui-ci reste définitivement cachée. À l'instar du rêve, cette part constitue l'« ombilic de la cure ». Est-il atteint dans toutes les cures ? Pas évident ! Pas sûr ! « La psychanalyse se dévoile alors pour ce qu'elle est : ni totalement méthode empirique ni seulement art d'interprétation » (p. 31). L'important c'est que la cure ne soit pas une application simpliste de la théorie et de la technique, ni une création plus ou moins fantaisiste de matériaux autant expérimentiels qu'imaginaires. Freud est un bel exemple d'efforts de théorisation aussi cohérente que possible de matériaux irrationnels et de remises en questions incessantes de ses positions théoriques et techniques selon les données de la pratique clinique. En se fondant sur le texte princeps « Au-delà du principe de plaisir », l'auteur propose une réflexion sur la figure maternelle laissée dans l'ombre des coulisses du texte. Il s'agit du double rôle de la mère, à la fois nourricière, calmante, protectrice, mais aussi excitante, séductrice, troublante qui introduit progressivement l'altérité, la différence, jamais totalement maîtrisable et symbolisable demeurant source autant de développement que de refoulement. Scarfone ramène la question, soulevée dans « Au delà du principe de plaisir », telle qu'il la conçoit : aux moments limites où la méthode n'embraye plus, en posant le maternel comme ce en quoi « se révèle une limite de théorisation » (p. 40).

Dans « À quoi œuvre la psychanalyse ? », troisième chapitre, l'auteur se fonde, entre autre, sur « Remémoration, répétition et perlaboration ». Épreuve de patience pour le psychanalyste qui doit attendre que le Moi veuille bien abandonner ses résistances. Le fait de se rappeler ne permet pas pour autant à l'analysant de mettre fin à sa résistance à explorer son monde interne. Le long travail de remémoration-répétition usent progressivement les résistances et débouche sur la perlaboration. « Avec la perlaboration, on a le sentiment d'assister à l'effort par lequel l'analysant tend à sculpter, dans la masse qui fait résistance, une figure bien à lui, une représentation qui donne sens à tout le va-et-vient préalable entre une répétition, qui ne dit pas son nom, et la remémoration qui, elle, donne un nom à la résistance, sans que cette nomination suffise à la faire *disparaître* » (p. 44). Réduire la perlaboration à l'abréaction ne satisfait pas. L'auteur visite la littérature élaborée par Winnicott, Lyotard, Arent, Laplanche pour une explication plus explicite. Voyage plein de trouvailles et de rapprochements théoriques et techniques fort intéressants et enrichissants.

Les chapitres quatre et cinq, «Ce qui s'annonce» et «L'annonciation du rêve», l'auteur recourt aux tableaux des peintres Antonello da Messina et Ambrogio Lorenzetti ayant pour thème l'Annonce faite à Marie par l'archange Gabriel pour exemplifier le travail de perlaboration. La parole a le pouvoir d'ordonner autant les faits psychiques que sociaux. Le pouvoir des mots peut déborder la force de l'action. Ce que l'archange Gabriel annonce à Marie apparaît confus, laisse celle-ci songeuse. Il y a une résistance. Marie, qui accepte humblement, n'est pas moins apeurée, révoltée. Comme dans la cure, la parole ne vise pas qu'à informer, communiquer. Dans ce qui est dit, une part reste indicible et celle-ci travaille l'esprit autant sinon davantage que ce qui est manifestement dit et entendu. Le verbe opère au-delà des mots. L'auteur élabore un parallèle intéressant avec le travail du rêve et le pouvoir de celui-ci d'annoncer ce qui vient à l'inconscient. L'auteur précise l'authentique matière du rêve, l'essence du travail du rêve, l'importance des paroles dans le rêve. Le langage étant au repos durant le sommeil, la psyché utilise d'autres moyens pour manifester les pensées. L'auteur présente une élaboration éclairante sur le travail de transformation-symbolisation des pensées dans le rêve.

Enfin, dans le dernier chapitre, «Vers l'avant?», l'auteur réfléchit sur l'avancement dans le temps et dans l'espace. L'analyse avance-t-elle? Curieuse question! Tout le travail d'analyse, d'interprétation donne le sentiment d'un chemin à parcourir, d'un circuit à obstacles à dénouer pour avancer et atteindre un objectif quelconque. Avancer vers quoi? Vers où? Et la régression? La civilisation ne fait pas l'économie de la barbarie. Les atrocités, la bestialité, la brutalité, la cruauté, la férocité, les guerres, le sadisme, la sauvagerie la violence ne relèvent pas d'une régression de civilisation, elles font partie du temps présent. La civilisation n'en est que le négatif, tout comme «le pré-génital ne précède pas le génital, il le double en tout temps» (p. 102). Cela fait partie de ce qui fait l'être humain. L'avant et l'après du temps qui s'écoule n'ont de sens que du point de vue de l'observateur ou de l'acteur. Le sentiment de vivre pleinement le temps présent, mais celui-ci s'écoule déjà et échappe. Qu'en reste-t-il? Penser et agir alternent dans le temps et l'espace. Nommer, dénommer constitue peut-être une façon de retenir les choses, le temps, l'espace, mais les souvenirs s'usent, se transforment, se déforment, perdent leur nom, en acquiert d'autres.

André Renaud
1180, Charles-Abanel
Sainte-Foy, QC G1X 4T9
renauda@videotron.ca